

Patricia Zarowsky

De l'intransmissible

J'ai donné ce titre sans trop savoir ce qui le motivait au départ. Je pense maintenant que, au-delà de l'intransmissible dans la psychanalyse dont je voulais parler, une autre question se profilait, plus personnelle du fait de mon bilinguisme : l'intransmissible relève-t-il de l'intraduisible ? Intransmissible et intraduisible seraient-ils synonymes dans l'expérience, dans la mesure où tous deux impliquent une perte comme conséquence de l'impossible à dire au moyen de la parole, du fait que le sujet est structuré par le langage et qu'il est effet du langage ?

La question de la transmission de la psychanalyse a toujours été au centre des préoccupations de Lacan. Il a créé une école et dispensé vingt-six ans d'enseignement, jalonné par deux questions, qui en fait n'en font qu'une. S'adressant à des étudiants à l'université de Yale, il dit en 1975 : « Il est certain que je suis venu à la médecine parce que j'avais le soupçon que les relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains ¹. » Tout son enseignement est marqué par cette question de ce qui fonde les relations des hommes et des femmes, de ce qui fait symptôme et ce qui y répond : la structure de l'inconscient.

Nous pourrions distinguer l'intransmissible *de* la psychanalyse de l'intransmissible *dans* la psychanalyse, mais ils me semblent liés. La psychanalyse est intransmissible parce qu'il y a de l'intransmissible au cœur même de l'expérience analytique.

Que la psychanalyse soit intransmissible est le constat que fait Lacan en 1973 lorsqu'il affirme qu'« il n'y a pas de formation analytique ² ». Il se démarque de l'analyse didactique telle qu'elle est

1. J. Lacan, « Conférences et entretiens, Yale University », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, p. 16.

2. J. Lacan, « Congrès de l'École freudienne de Paris », La Grande-Motte, 1973.

promue à l'IPA. Pour Lacan, ce n'est qu'à partir de sa propre analyse que l'analysant, je le cite, « a pu apprendre par quel truc s'est produit ce qui s'est dévoilé en lui comme savoir de l'inconscient ³ ». En 1967, il crée dans son école un dispositif, la passe, afin que les analysants puissent témoigner de ce savoir qui s'est produit dans leur analyse et qu'ils transmettent ce que ce savoir a eu sur eux comme effet, pour qu'à un moment donné de leur parcours leur désir en jeu dans leur propre analyse devienne désir d'être psychanalyste.

Mais en 1978 à Deauville, des années après la mise en place de ce dispositif, Lacan lui-même annonce que « la psychanalyse est intransmissible ». Il a constaté, à partir des témoignages des passants, que chaque analyste a « à réinventer la psychanalyse » à partir de sa propre analyse ; que le savoir de l'inconscient s'invente dans chaque cure dans le discours analytique. Il conclut à ce moment-là que la passe est un échec, le dispositif ayant échoué à éclairer le désir de l'analyste et donc le passage à l'analyste. Cet échec à transmettre se déduit de la structure du désir, car le désir ne peut se dire. En passer par la cure analytique pour un sujet empêtré dans son symptôme et dans le désir soutenu par le fantasme n'est pas un long chemin tranquille, alors de quelle structure le désir est-il fait pour que l'analysant veuille mettre son désir en jeu pour quelque'un d'autre ?

Le désir de l'analyste n'est pas un désir qui vise l'objet de son désir à lui, l'analyste, en la personne de son analysant. Lacan le dit, désir « de la différence absolue », désir qui vise le désir même du sujet analysant, dans sa différence. C'est un désir bien particulier, il est, comme tout désir, désir de l'Autre, mais une fois aperçue la faille du savoir dans l'Autre, et une fois qu'il a produit dans son analyse la cause du désir, que Lacan nomme objet petit *a*. Ce désir permet alors de faire place à l'invention propre au savoir singulier de l'analysant qui vient le rencontrer.

Le dispositif de la passe permet néanmoins au cartel qui entend le témoignage de reconnaître dans le passant qui témoigne s'il y a du désir de l'analyste. Comment, puisque le désir ne peut se dire ? Il n'est certes pas articulable en mots, mais il est néanmoins articulé. Il ne se reconnaît pas uniquement dans ce que le sujet effectue, dans ses engagements, mais plutôt dans une nouvelle façon de dire qui

3. *Ibid.*

borde un réel qui n'est plus opacifié ni par le symptôme ni par l'objet du fantasme. Ces témoignages ont une valeur de transmission d'un savoir, des bouts de savoir qui permettent le passage à l'analyste. Le passant transmet les solutions symboliques qu'il a trouvées pour savoir y faire avec son symptôme et la façon dont la traversée du fantasme lui a permis d'apercevoir qu'elle était la jouissance qu'il imputait à l'autre et qui était finalement sienne, mais il ne peut transmettre parce qu'il méconnaît de quoi est fait ce désir de l'analyste, tout en étant en mesure de se reconnaître dans ce désir.

Mais un analyste ne peut réinventer seul la psychanalyse. À la psychanalyse en intension, celle de la cure, s'ajoute la nécessité de ce que Lacan appelle la psychanalyse en extension ⁴, c'est-à-dire la confrontation de ce qui s'est déposé comme savoir dans la cure à la théorie psychanalytique et sa mise au travail dans une communauté d'analystes. Freud donne un exemple personnel ⁵ d'un savoir qu'il avait cru ne devoir qu'à lui-même, celui sur « l'importance de la sexualité dans la détermination des névroses », ni plus ni moins. Savoir qui avait entraîné la désapprobation de ses collègues et surtout d'un collègue très proche, Breuer. Il ne s'est rendu compte que des années plus tard que ce savoir qu'on lui reprochait « n'était nullement né de lui ». Il le devait à Breuer lui-même, à Charcot et à un autre médecin viennois. Tous trois lui avaient fourni le matériel par lequel il était arrivé à cette conclusion. Matériel qu'il n'avait pas compris au départ et qui avait, comme il dit, sommeillé en lui jusqu'à cette conclusion. C'est pourtant Freud qui avait su en tirer un savoir alors que ses collègues n'avaient pas le souvenir de l'avoir même pensé. Le rets par lequel la transmission du savoir s'opère est inconscient, avec les mécanismes dont il procède : refoulement, dénégation, déplacement, méprise, méconnaissance, avant la possibilité d'en tirer des conséquences épistémiques. Mais pas sans le désir de savoir, ici celui de Freud.

L'intransmissible *dans* la psychanalyse se déduit du non-su, de l'impossible à dire et donc de l'impossible à penser, car il n'y a de

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

5. S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1991, p. 24.

pensée que du langage. Cet intransmissible tient à la structure même du sujet, divisé par le signifiant. Le sujet est divisé par le signifiant, qui ne peut tout dire, et par la jouissance, par l'objet.

Je dirais que l'intransmissible est le réel qui fonde le sujet dans sa structure. Ce réel-là n'est pas celui, inassimilable, de la rencontre dite traumatique avec la sexualité. Ce réel se déduit de la prise du sujet dans le langage et de ce que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant du fait que l'inconscient est « structuré comme un langage ». Le sujet n'est que représenté, il est non pas dans les dits mais dans ce qui se dit, « il n'est rien d'autre, [je cite Lacan], que ce qui glisse dans une chaîne de signifiants ⁶ ». Ce réel est déterminé par les points d'achoppement de la chaîne signifiante qui constitue le sujet de l'inconscient, où il ne peut dire ni son désir ni sa jouissance. Ce manque, qui est à l'origine du sujet, s'inscrit par la perte de l'objet, et il est ce qui pousse le sujet vers une quête de savoir ce qui cause ce manque qui l'habite. Ce manque, il le méconnaît au départ mais il est inscrit dans le réel de la structure, c'est le non-rapport sexuel. Je cite Lacan dans le séminaire *Encore* : « Le langage est ce qui fonctionne pour suppléer l'absence de la seule part du réel qui ne puisse pas venir à se former de l'être, à savoir le rapport sexuel ⁷. »

Dans une analyse, la quête de la vérité fait surgir le sens et ce qui s'invente est le savoir. Mais il y a un reste dans cette opération qui est ce qui ne peut passer dans le discours, le réel « qui se dessine comme excluant le sens ⁸ ». Le réel de la jouissance qui est de l'Un de l'inconscient du sujet ne peut faire deux. De là se déduit qu'il n'y a pas de dialogue, et pas de dialogue entre les sexes non plus.

Le savoir s'invente dans la cure, cette invention n'est pas une création *ex nihilo*, elle est faite des signifiants inconscients que le sujet déroule malgré lui et au moyen desquels il tente de dire la faille où s'inscrit ce qu'il croit être son désir, qui serait de faire Un avec l'Autre. Le savoir parle tout seul sans que le sujet sache ce qu'il dit. Il est l'Un tout seul, dit Lacan, « puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. C'est lui qui sait et non pas le supposé

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 48.

7. *Ibid.*, p. 47.

8. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bevue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1977.

savoir ⁹ ». Tout au long de son analyse, ses avancées, ses trouvailles donnent à l'analysant le sentiment d'un savoir acquis. Ce savoir mis en mots permet au sujet de trouver des solutions dans le champ du symbolique et aussi qu'un vide se produise dans l'impossible à dire.

Nous voyons chez les sujets en analyse qu'il y a des moments de vérité, instants d'élaboration où le sens, par lequel se quête la vérité, se laisse attraper dans le même mouvement où la vérité se dérobe. Moments où se démontre, comme dit Lacan, « la faille de la vérité » et que le sens fuit. Ces moments ne sont pas sans effets sur le sujet, il s'en trouve modifié. Ces moments d'effets de vérité sont non pas points d'arrêt mais au contraire relances de l'élaboration, le sujet se trouve alors encouragé par la croyance que ce qu'il dit veut dire quelque chose. L'inconscient est crypté, sa jouissance est à déchiffrer, le savoir s'invente à cet endroit-là dans la parole qui est en quête de la vérité. Le sujet se croit le maître de ses dits, mais la vérité ne peut que se mi-dire. Que l'inconscient soit un savoir sans sujet se démontre dans le surgissement des signifiants refoulés au détriment du sujet qui parle.

L'inconscient se démontre non seulement à partir des signifiants refoulés, mais aussi à partir des signifiants démentis, déplacés ou négligés, quand le sujet omet ou hésite à les dire parce que ce serait bête ou sans importance. Plus l'analysant avance dans l'analyse, plus les mots, au moyen desquels il pensait pouvoir arriver à une vérité, perdent de leur sens. L'histoire qu'il s'était racontée en passant par l'Autre supposé savoir du transfert perd de sa consistance, elle devient « fiction ». Il peut arriver alors à faire la part des choses entre les événements de son histoire qui se sont cristallisés dans sa mémoire du fait qu'ils ont constitué une rencontre avec une jouissance, jouissance déterminée par un objet de la pulsion, et ce qu'il a brodé, « élucubré » tout autour.

Cette élucubration de savoir qui fait le texte de son histoire se trouve trouée par la jouissance de la pulsion à l'œuvre. La pulsion fait le tour de l'objet qu'elle quête, mais ne peut l'appréhender, elle rate l'objet de son désir. Ce ratage démontre l'impossible du rapport à l'Autre, l'impossible du rapport sexuel. Au final, le sujet a à assumer le texte qu'il a écrit, malgré lui, texte qui a été écrit à partir des

9. *Ibid.*

signifiants de l'Autre, quand il s'aperçoit que cet Autre qu'il croyait extime est ce qu'il a de plus intime. De ce texte, des signifiants se détachent.

Ce savoir qui passe par le dire du sujet le mène à un savoir sur le fait qu'il n'y a pas de réponse dans l'Autre, ni quant à sa jouissance ni quant à son être. L'analysant éprouve que tout ne peut pas se dire, et plus il avance, croyant que ce qu'il déploie réussira à dire ce qu'il est comme sujet, plus il s'aperçoit que ce dire sur son être est impossible à attraper. Il découvre qu'« il y a un savoir dans le réel » qui le détermine mais qu'il ne sait pas. « L'inconscient est un savoir sans sujet ¹⁰ », il est ce réel qui fait le sujet. Il peut certes savoir un peu de ce qui l'a déterminé dans son inconscient. Par le sens, qui est toujours imaginaire, il peut accéder à un savoir symbolique qui a des effets sur le réel du corps, sur sa jouissance, mais ce ne sont que des « bouts de savoir ».

Du coup, le sujet se trouve avec un savoir qui ne le soutient plus. « Dans l'Autre il n'y a qu'un monologue », pas de dialogue. Je cite Lacan : « Le sujet ne se réalise qu'en tant que manque. Cet "il existe" d'un manque, il nous faut l'incarner de ce qui lui donne son nom : la castration. » C'est dans le discours analytique, dans ce dispositif, que « le réel touche au réel ». Ce réel est qu'il n'y a pas de dialogue entre les sexes parce qu'il n'y a pas de dialogue tout court. Ce réel impossible qui constitue le savoir inconscient se révèle en ce que le sujet ne peut ni dire ce manque à être qui le constitue, ni répondre à la question sur le sexe, sur le masculin et le féminin. Il y a un impossible à dire le sexe, car « le sexe se refuse au savoir ¹¹ ». Il y a de l'Un, mais pas là où le sujet aurait voulu le trouver. Il y a de l'Un dans l'inconscient, mais il ne fait pas deux.

L'intransmissible n'est pas de l'ordre de l'ineffable. L'intransmissible dans la psychanalyse est ce point d'où aucun savoir ne donne au sujet l'assurance de son être au monde, S(A barré). Reste l'existence, qui est ce réel qui fait trou dans le texte du sujet, ce vide qui s'est produit par le dire dans l'impossible à dire. On ne peut savoir « rien qui n'est la structure du langage ¹² ».

10. J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 17 janvier 1968.

11. J. Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1965.

12. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 59.

Quel lien y a-t-il entre l'intransmissible et l'intraduisible ?

Dans l'analyse, le sujet traduit lorsqu'il met en mots et qu'il élabore autour de ses formations de l'inconscient. Cette traduction introduit une perte : le sujet ne peut dire ce qu'il voudrait dire, il ne sait même pas ce qu'il voudrait dire, et quand il parle il ne sait pas ce qu'il dit. « Cette perte est le réel de l'inconscient ¹³ ». L'intraduisible est ce que le sujet n'arrive pas à dire. Il est de l'intransmissible.

L'intraduisible s'éprouve aussi dans le passage d'une langue à l'autre pour un sujet bilingue. Lacan a très peu évoqué le bilinguisme et il n'en a pas dit grand-chose si ce n'est que le changement de registre d'une langue à l'autre n'a pas le même sens chez le polyglotte et chez le « bilingue de naissance ¹⁴ ».

Nous pourrions nous demander si nous ne sommes pas tous bilingues ou polyglottes même lorsque nous sommes monolingues, car tout sujet a affaire à la langue singulière de chacun des parents, grands-parents, etc. Chacun a sa propre langue, je cite Colette Soler, qui est faite de « l'ensemble des éléments de la langue qui font résonner chez lui des expériences émotionnelles ou de jouissance ¹⁵ ».

Quand on est ce que l'on appelle une « vraie » bilingue, que je définirais non pas simplement par la maîtrise de deux langues différentes, si la maîtrise était possible, mais par le fait que chacune des langues réfère à une des figures parentales, on croit au départ que ce qui ne peut être dit dans une langue pourra l'être dans l'autre, l'Autre langue qu'on pense plus intime, plus à même de dire ce que l'on voudrait dire. Peine perdue ! La perte introduite d'habiter le langage ne peut être compensée par l'autre langue. On finit par s'apercevoir que dans aucune des deux il n'est possible de dire « cet impossible que nous cherchons toujours à dire ¹⁶ ».

L'Autre est toujours l'Autre du sujet, qu'il parle une langue ou l'autre. L'Autre est le lieu du trésor des signifiants et peu importe la langue qu'il parle. Ce « *stabitat* » ou habitat qu'est le langage, comme dit Lacan dans « *L'étourdit* », est fait des deux langues.

13. J. Lacan, Déclaration à France Culture à propos du 28^e Congrès international de psychanalyse, 1973.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 41.

15. C. Soler, Séminaire à Sainte-Anne sur « La troisième » de J. Lacan, inédit, mai 2006.

16. J. Lacan, « Discours de Tokyo », 1971.

Lorsque vous faite votre analyse dans une langue et que vous êtes bilingue, cela vous amène à vous rendre compte que le rapport que vous avez à une langue et à l'autre n'est pas le même, qu'il y a des direx qui vous viennent à l'esprit dans l'autre langue que celle dans laquelle vous êtes en train de parler. Vous vous demandez laquelle des deux est votre langue maternelle. Est-ce celle parlée par la mère ou celle parlée par le père ? Vraie ou fausse question ?

Dans ce rapport aux langues, je me disais plus à l'aise pour tout ce qui est pensée abstraite, comptage mathématique, dans la langue du père, celle aussi de l'école ; quant à celle de la mère, je la disais la langue de la confiance, de l'intimité, la langue des femmes. Laquelle est cette langue maternelle, alors ?

Au cours de l'analyse, vous vous apercevez que certains signifiants surgissent dans l'autre langue, et que sur le moment il n'y a pas de traduction possible et que certains signifiants sont même intraduisibles. Ces signifiants qui se détachent de façon élective véhiculent un sens joui. Est-ce celle-là alors, la langue « dite » maternelle, celle qui véhicule le sens joui ? Et quand celle-ci est la langue du père, est-ce la langue maternelle ?

Dans l'expérience, un sujet bilingue rencontre tout d'un coup un signifiant qui apparaît comme celui qui serait le plus proche de ce qu'il voudrait dire et ce signifiant est dans l'autre langue, ce qui démontre bien que la chaîne signifiante est composée des signifiants des deux langues. Je vais vous donner un exemple de signifiant surgi sans qu'on s'y attende. Un jour, je m'étais endormie après avoir lu *Le Diable amoureux* de Cazotte, dont parle Lacan. Au réveil je me suis dit : « Mais *trueno* n'a rien à voir avec tonnerre ! » Je ne saurai dire aujourd'hui ce qui de ma lecture m'avait conduite à ça. Je me suis dit : tonnerre ne se réfère qu'à un phénomène climatique, électrique, alors qu'en espagnol, *el trueno* contient une profusion de sens !

Je me suis souvenue de ce jour, j'avais 12 ans, où tout d'un coup le tonnerre avait retenti dans cette journée ensoleillée, une terrible tempête s'en était suivie et les bateaux du port s'étaient retournés. Avec trois amies je me promenais sur la jetée, nous nous sommes trouvées coincées derrière un grillage sans pouvoir faire demi-tour au risque de tomber dans la mer et d'être projetées contre les rochers, nous ne voyions plus rien derrière nous, et il nous était

impossible d'atteindre le port derrière le grillage où des gens couraient se mettre à l'abri. Un jeune homme nous a finalement entendues crier et secourues. Il nous a aidées à passer par-dessus le grillage. Pourquoi ce *trueno* avait-il retenti dans mon esprit ? Je me suis souvenue de quelque chose qui s'était passé dans la rencontre avec le jeune homme au moment où il m'aidait à passer de l'autre côté... ainsi que d'une déception : la confiance dans le rôle protecteur des grandes personnes qui couraient sans nous secourir était entamée.

L'imaginaire et la jouissance accolés à certains signifiants le sont davantage dans une langue que dans l'autre selon celle qu'on « habitait » lors des premiers émois amoureux ou sexuels. Je dirais que la lalangue dont parle Lacan est constituée de ces signifiants qui se détachent dans une langue comme dans l'autre. Colette Soler, commentant le texte de « La troisième », notait que ce que Lacan « appelle la lalangue, c'est la langue en tant que se trouve déposé en elle l'ensemble des équivoques qui ont été produites au fil du temps ¹⁷ ». La lalangue est construite par « un ensemble d'éléments qui ne véhiculent pas la jouissance, ce sont des dépôts, des alluvions d'expériences de jouissance ¹⁸ ». Quand on est bilingue, ces éléments sont facilement repérables. Pour ma part, à chaque fois ou presque qu'un signifiant a surgi en espagnol, il chiffrait une jouissance à déchiffrer. De tout cela on peut déduire que le sens et la signification peuvent se traduire, non sans perte, mais pas les modes de jouissance qui sont attachés à chacune des langues.

Lacan évoque très peu dans son enseignement la « langue maternelle ». Dans le séminaire *Encore*, il dit que « l'inconscient est fait de la lalangue... dite maternelle » et que « cette lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affectés ¹⁹ », ce qu'illustrent les exemples que je viens de donner.

Colette Soler m'a rappelé que Lacan parle de l'école comme le lieu de la dématernalisation ²⁰ de la langue maternelle, où on apprend à lire, dit-il, « en s'alphabétissant ». Je me suis demandé alors si la

17. C. Soler, séminaire à Sainte-Anne sur « La troisième » de J. Lacan, inédit, mai 2006.

18. *Ibid.*, juin 2006.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 252.

dématernalisation de la langue qui s'opère à l'école aurait un effet de déjouissance de la langue parlée dans la petite enfance pour permettre de remettre en circulation des signifiants « bêtes » qui véhiculent la jouissance et permettent le lien social. C'est une question.

Je finirai en racontant un petit symptôme : pendant longtemps je n'ai pas compris pourquoi je ne comprenais rien au valencien, langue parlée dans la région où j'habitais et dans la famille paternelle, alors qu'il me semblait être un mélange du français et de l'espagnol. Je vous donne un exemple : « pleurer » se dit *plorar* en valencien et *llorar* en espagnol. Parlant les deux langues, je ne pouvais pas ne pas comprendre ! Eh bien, pas un mot ! Le valencien en tant qu'il serait la langue qui ferait rapport sexuel... ?

Je conclurai en disant qu'il n'y a pas de rapport sexuel entre les deux langues et qu'il reste encore du transmissible à inventer en ce qui concerne l'analyse des sujets bilingues.